

À l'écoute du souffle divin

par

Terry Cochran

nom du fichier: ecoute.pdf
date: 05/jan/05

Adresse:
Département de littérature comparée
Université de Montréal
C.P. 6128, succursale Centre-ville
Montréal, Québec H3C 3J7
terry.cochran@umontreal.ca

[Une version de ce texte a été publiée dans *Spirale*, no. 184, mai-juin 2002]

La parole s'enfuit, l'écrit reste. Cette notion anodine, circulant sans cesse dans la tradition occidentale, témoigne de l'impuissance de l'esprit humain. Cet esprit, ainsi que les pensées qui en dérivent, qui l'habitent, a besoin d'un support matériel pour se perpétuer. Sans la matière qui survit à celui qui la façonne ou l'inscrit, l'esprit s'envole, la dimension collective, qui s'exprime à travers le temps, se tait. C'est dans ce sens que l'écrit, comme domaine privilégié de la matière, touche à la transcendance; il fournit à l'humain un moyen de réaliser sa continuité et ses ruptures dans le temps. Enfin, l'écrit constitue un lien entre le terrestre et l'au-delà, entre un pouvoir divin qui ne cesse d'exister, qui est hors-temps, et l'humain condamné à disparaître, à survivre seulement en vertu de ses traces déposées dans le monde. Les missives que le divin envoie à ses destinataires mortels se soumettent nécessairement à cette économie de la matière, de l'écrit, et aux contraintes qu'elles comportent. Quelle que soit la place qu'on lui accorde aujourd'hui, à une époque dite laïque, la Bible incarne la conjonction entre une force divine qui transcende le hic et nunc et les efforts de nombreuses générations humaines qui cherchent à dépasser les limites de leur propre existence historique.

C'est-à-dire que la Bible ne peut jamais être un livre parmi d'autres, malgré le désir de la réduire à un amalgame de textes littéraires disparates dont la valeur n'est pas uniforme. Dans les mots de George Steiner : « *Comme les murs de nos musées seraient nus, dépouillés des œuvres d'art qui illustrent, interprètent ou évoquent des thèmes bibliques! (...) Le même constat vaut pour la littérature occidentale. Notre poésie, notre théâtre et notre fiction seraient méconnaissables si nous omettions la présence permanente de la Bible.* » En somme, en tant que témoignage de l'écrit qui évoque les pouvoirs invisibles, de l'engagement humain face aux angoisses, aux peurs générées par la mort inévitable, la Bible occupe une place unique dans le patrimoine littéraire et théologico-politique de l'Occident. Ce texte, ces combinaisons de textes dont le contenu exact varie selon la tradition religieuse qui le revendique, représente un énorme investissement culturel. Les raisons de cette singularité de la Bible seraient peut-être dues à son grand âge, à la forte croyance qui la sous-tend ou au hasard des circonstances historiques (la diaspora hébraïque, l'ancienne domination de la culture grecque, l'hégémonie et ensuite le déclin de l'empire romain, etc.). Mais le fait de sa centralité demeure. Autrement dit, la Bible est si profondément enchevêtrée au tissu littéraire qu'elle ne peut devenir juste un autre objet de la pensée. Le malaise de Steiner l'exprime sans ambiguïté : « *Ce dont je suis bien incapable, c'est de me faire en pensée une image, si naïve soit-elle, une idée des techniques littéraires ou des transports rhétoriques, si magistraux soient-ils, en présence de l'auteur, ou des auteurs, des discours qu'adresse Dieu... L'image d'un homme ou d'une femme déjeunant, dînant, après avoir « inventé » et couché par écrit ces textes bibliques ... me laisse, pour ainsi dire, aveugle, ne*

sachant sur quel pied danser. » Dans cette optique, le concept d'auteur et de ses outils linguistiques, le fondement de la critique littéraire moderne, semblent s'appliquer mal à ces textes anciens qui ont fourni à l'esprit humain sa première filiation trans-historique.

Les nouveaux originaux de la Bible

Mais cela ne voudrait pas dire que la Bible est invulnérable aux forces terrestres visant à gérer le rapport entre l'humain et le divin. En réalité, qui parle de la Bible, qui écrit ses commentaires sur ce texte des textes, prend pour objet une Bible spécifique, c'est-à-dire un texte refait et réinterprété selon certains paramètres historiques, institutionnels et, surtout, linguistiques. Par exemple, la *Préface à la Bible hébraïque* n'est pas tout à fait sur la Bible en général mais présente la King James Version (1611) qui, avec l'œuvre de Shakespeare, a jeté les bases de l'anglais moderne. Malgré les nouvelles traductions, « *on doit à l'honnêteté de dire qu'aucune de ces entreprises ne [lui] a retiré...sa place centrale dans les langues anglaises et les multiples sociétés où l'on parle aujourd'hui l'anglo-américain planétaire.* » Autrement dit, la Bible est davantage une pratique socio-politique relevant d'une tradition particulière qu'un concept vague de texte unifiant la quête spirituelle de l'Occident.

L'histoire de la Bible est plutôt le récit des bibles qui s'affrontent, se contredisent et établissent leur propre sphère hégémonique. La tension – entre la Bible censée être toujours identique à soi et la Bible concrète qui incarne des intérêts trop humains – marque toute vision de la Bible à travers le temps. Dans ce sens, de même que la perpétuation universelle de ces textes sacrés est essentiellement inséparable de l'histoire de l'écrit, de même leur prolifération éclatée constitue le moteur de cette histoire. En traçant l'émergence du livre comme matière de l'esprit, Christopher de Hamel, auteur de *The Book. A History of the Bible*, se concentre d'abord sur la Bible qui se trouve préservée dans des codex, les prédécesseurs du livre moderne, opposés aux rouleaux des textes bibliques des hébreux. Le codex, la forme matérielle de l'écrit qui sera choisie par la chrétienté, crée les conditions d'une nouvelle compréhension du fait textuel. Mais surtout le codex ouvre la porte à un travail institutionnel : il fournissait les moyens matériels et conceptuels de fixer le texte dans une langue, d'établir le contenu de la Bible, les livres à inclure ainsi que leur ordre et de déterminer les chapitres et les versets. Sur la base de l'établissement matériel du texte, les appareils d'interprétation, qui comprenaient les hiérarchies de savants, les écoles d'apprentissage et les moyens de reproduire et transmettre le(s) texte(s) aux générations suivantes, pouvaient déterminer et constamment mettre à jour le sens du texte, des ces histoires et événements. Ils permettaient aussi de réfléchir sur les implications de ce dévoilement terrestre.

En tant que forme matérielle facilitant ce travail institutionnel, le codex – un ensemble de pages reliées afin de constituer un nouvel objet compact de l'écriture – change la donne historique et spirituelle de l'Occident. Comme de Hamel l'indique, l'adoption de cette nouvelle

mise en forme de l'écrit déclenche une véritable révolution en traduction. L'importance sans précédent de la traduction crée ce qui pourrait sembler des anomalies dans la tradition biblique; bien que l'hébreu et, pour certains textes, l'araméen soient les langues des premiers textes bibliques, c'est d'abord la version grecque (les Septante) et ensuite la latine qui établissent les paramètres de la Bible, des livres canonisés et leur disposition, qui variaient selon la communauté concernée, ses croyances et ses proposés à propos du rapport au divin. En somme, en vertu du codex, la présumée continuité de la Bible se construit à partir de ruptures linguistiques, de traductions ou de réécritures qui instaurent de nouveaux « originaux. » Outre la constitution des originaux multiples, ainsi que l'institutionnalisation du sacré, de la relation entre l'humain et le divin, ce travail de traduction qui effaçait le texte primaire initiait une économie spirituelle de longue durée. Attester l'universalité divine n'était pas une mince affaire. La traduction et sa circulation exigeaient du pouvoir terrestre, une disponibilité de ressources, une certaine richesse et une stabilité socio-politique à long-terme. Par exemple, pour produire la Bible de Léon (1162) « *il aurait fallu les peaux de 155 animaux; cela constituait un investissement majeur même avant que les scribes ne commencèrent à écrire* »; la traduction latine de St. Jérôme, « la vulgate », « *était écrite en la langue quotidienne de l'époque [5^e siècle] mais ne devient populaire qu'au fur et à mesure que son latin s'archaïse* » – c'est-à-dire que plusieurs siècles plus tard. De surcroît, jusqu'à l'aube de la modernité, traduire la Bible à l'extérieur des hégémonies n'est pas une entreprise sans danger, comme l'a su William Tyndale, traducteur des portions de la Bible qui seront subséquentement intégrées dans la King James Version. Dans la description de Steiner, « *Tyndale fut étranglé et puis brûlé* » pour ses efforts en 1536.

Le rythme divin

Les nombreuses tentatives actuelles de traduire la Bible, de rendre son langage contemporain, poétique et moins incompréhensible, ne sont pas de la même sorte d'entreprise. Les enjeux sont infiniment différents. Un traducteur potentiel risque seulement que sa version ne soit pas lue ou, pire encore, que sa parution ait lieu sans remarque et sans vente. Les justifications de la traduction biblique résident de moins en moins au plan spirituel et sont de plus en plus arbitraires, même personnelles. Dans ce genre de traduction – humain, très humain – les efforts d'Henri Meschonnic représentent un travail important et inusité. *Gloires*, sa traduction du livre des psaumes, cherche à révéler la poéticité du texte biblique aux dépens de ses multiples traditions, ce que l'introduction appelle les « *traductions confessionnelles.* » Celles-ci incluent aussi les présupposés textuels de l'exégèse hébraïque traditionnelle. Ce que le traducteur vise à faire paraître, c'est le rythme du texte « original » : « *Tenter de garder et restituer l'émotion qu'on appelle religieuse par l'athéisme du rythme – signifiant par là seulement que le rythme, en soi, est athéologique.* » Rendre ce « rythme » en français n'est pas évident et le résultat est d'une valeur discutable; en fin de compte, pour transférer la cadence rythmique au français, les psaumes de

Gloires rajoutent d'innombrables segments d'espace blanc séparant les regroupements de mots, ou les ensembles de sens.

Quoi qu'il en soit, l'essentiel du projet de Meschonnic est ailleurs; il cherche à déterrer l'original, même s'il faut en quelque sorte le reconstruire parce que les siècles de débris l'ont défiguré d'une façon permanente. « *Qu'il y a donc à déchristianiser, déshelléniser, délatiniser, défranciser, comme il y a à déplatoniser la notion de rythme. Pour qu'on puisse enfin entendre l'hébreu.* » Cela signale la difficulté, voire l'impossibilité, de la tâche; outre ce travail d'exhumer le texte original, il faut arriver à la parole, à ce moment sonore accompagnant sa mise en texte. Néanmoins, la quête de la sonorité, qui – malheureusement – ne se transmet que textuellement, ressemble largement à celle du sens, de la réponse à un appel ancré dans la foi. « *La traduction qui ne cherche qu'à écouter le poème est toute tendue vers le continu et la force du texte.* » En tant que sujet moderne, coupé de toute tradition « religieuse », le poète-traducteur écoute, entend, devrait avoir de l'oreille; mais en dernière instance, tout comme ses prédécesseurs, il traduit au nom d'un continuum qui dépasse l'histoire, au nom de la poésie, une force qui transcende son temps. C'est-à-dire que le traducteur, se débarrassant des croyances confessionnelles, opère à l'intérieur d'une religion laïque, athéologique, qui a quand même ces credos et ses exigences institutionnelles, financières, même idéologiques. Dans cette optique, le travail de Meschonnic est louable, même glorieux; mais au lieu de se libérer des traditions bibliques, il ne fait que participer à l'histoire qu'il renie.

Bibliographie

Christopher de Hamel. THE BOOK. A HISTORY OF THE BIBLE, Londres, Phaidon Press, 2001, 352 pages

Henri Meschonnic. GLOIRES. TRADUCTION DES PSAUMES, Paris, Desclée de Brouwer, 2001, 557 pages

George Steiner. PRÉFACE À LA BIBLE HÉBRAÏQUE, Tr. Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Albin Michel, 2001, 133 pages